

s'écriaient en mourant : Vive l'Empereur!

A peine le prince Eugène eut-il ramené les restes de la grande armée jusqu'à Magdebourg, qu'il revint en Italie pour défendre l'Italie contre l'invasion des Autrichiens. Dans ce dernier effort de l'Italie pour se soustraire à ses maîtres, le prince Eugène se montra ce qu'il avait toujours été, un héros. Mais enfin il fallut céder, mais enfin l'étoile impériale s'était tout-à-fait éclipsée dans le ciel, mais enfin l'Empire s'écroula, et, en s'écroulant, il emporta avec lui tous les royaumes qu'il avait fondés, et qu'il ensevelit sous ses débris. Ce fut alors une immense épouvante pour tous les rois qu'avait créés le génie de l'Empereur. Les uns prirent la fuite, comme si par la fuite on se pouvait dérober à un si immense naufrage; les autres firent leur humble soumission au vainqueur, comme si les vieux rois de l'Europe se pouvaient jamais entendre avec des rois d'hier; il y en a qui en appelèrent à leurs peuples, comme si les peuples n'étaient pas toujours du côté des plus forts; pauvres malheureux rois, qui s'étaient arrangés pour être rois toujours; qui s'étaient fondé une dynastie immortelle, et qui ne savaient où reposer leur tête, même sans couronne!

Et pendant le grand naufrage de ce temps-là, la grande ruine de ce moment de l'histoire, Napoléon Bonaparte s'en allait tranquillement en exil, après avoir embrassé ses aigles, après avoir dit adieu à ses amis.

A ses amis! Mais qu'il eut peu d'amis à ce moment suprême! Il ne rencontra que de vieux soldats, les compagnons de sa gloire; mais les princes qu'il avait faits, mais ceux qu'il avait élevés au-dessus des rois, où étaient-ils?

D'ailleurs, qu'importent les ingrats à l'Empereur? Ceux qui ne sont pas là sont morts pour lui. Et puis il y en a de fidè-

les. A leur tête voici le fils de son adoption, le fils de cette aimable et douce Beauharnais, qui l'aimait tant, et qu'il a tant aimée! le fils de ses beaux jours d'Italie, et de ses beaux jours en Égypte, et de ses beaux jours de l'Autriche, Eugène Beauharnais, qui lui dit adieu, qui lui reste fidèle, qui lui sera fidèle jusqu'à la mort.

Donc, apportez les aigles, battez aux champs, l'Empereur peut partir pour l'exil, il a embrassé son premier fils.

La noble conduite du prince Eugène ne s'est jamais démentie; il a été fidèle à l'Empereur, fidèle jusqu'à la mort. Quand les nations ennemies de la France firent alliance pour venir défaire tout ce que l'Empereur avait fait, le prince Eugène ne sentit ni trouble ni peur; il se défendit tant qu'il put se défendre, et quand enfin il n'y eut plus d'espoir, il fit comme avait fait son père Napoléon, il céda à la force, et il se dit à lui-même que tout était fini.

Ce fut en vain que les alliés, qui tenaient à vaincre ce grand courage, lui firent les offres les plus belles (on lui offrit même le trône de l'Empereur), le prince Eugène rejeta toutes ces offres; il sentait en lui-même qu'il n'avait plus le droit d'être un prince, à présent que le maître du monde n'était plus qu'un exilé.

Ainsi il a persévéré jusqu'à la fin; ainsi il n'a terni sa gloire par aucune ambition, par aucune faiblesse; ainsi il s'est montré digne de cette grande adoption du plus grand homme de ce monde. Il a pleuré, il a souffert en silence. Son regard est resté fixé, mais de loin, sur cette France qui avait été la France impériale, qu'il avait tant aimée et pour laquelle il s'était si bien battu. Un jour de l'année 1824 (le 4 février) il mourut de mort subite. Il avait quarante-quatre ans.

JULES JANIN.

JACQUES I^{er} ET JACQUES II.

(SUITE.)

Comment mademoiselle Camargo tomba en la possession de M. Decamps.

Malgré l'invitation verbale que M. Decamps m'avait faite, je reçus le lendemain une lettre imprimée: ce double emploi avait pour but de me rappeler la tenue de

rigueur, les invités ne devant être admis qu'en robe de chambre et en pantoufles. Je fus exact à l'heure et fidèle à l'uniforme.

C'est une curieuse chose à voir que l'atelier d'un peintre, lorsqu'il a coquettement pendu à ses quatre murailles, pour faire

honneur aux invités, ses bijoux des grands jours, fournis par les quatre parties du monde : vous croyez entrer dans la demeure d'un artiste, et vous vous trouvez au milieu d'un musée qui ferait honneur à plus d'une ville préfectorale de France : ces armures qui représentent l'Europe au moyen âge datent de divers règnes, et trahissent par leur forme l'époque de leur fabrication. Celle-ci, brunie sur les deux côtés de la poitrine, avec son arête aiguë et brillante, et son crucifix gravé, aux pieds duquel est une vierge en prière avec cette légende : *Mater Dei, ora pro nobis*, a été forgée en France, et offerte au roi Louis XI, qui la fit appendre aux murs de son vieux château du Plessis-les-Tours. Celle-là, dont la poitrine bombée porte encore la marque des coups de masses dont elle a garanti son maître, a été bosselée ainsi dans les tournois de l'empereur Maximilien, et nous arrive d'Allemagne ; cette autre, qui représente en relief les robustes travaux d'Hercule, a peut-être été portée par le roi François I^{er}, et sort certainement des ateliers Florentins de Benevenuto Cellini : ce tomahaw canadien et ce couteau à scalper viennent d'Amérique ; l'un a brisé des têtes françaises et l'autre enlevé des chevelures parfumées. Ces flèches et ce cric sont indiens. Le fer des unes et la lame de l'autre sont mortels, car ils ont été empoisonnés dans le suc des herbes de Java. Ce sabre recourbé a été trempé à Damas. Cet yatagan, qui porte sur sa lame autant de crans qu'il a coupé de têtes, a été arraché aux mains mourantes d'un Bédouin. Enfin ce long fusil à la crosse et aux capucines d'argent, a été rapporté de la Casaba par Isabay, peut-être, qui l'aura troqué avec Yousouf contre un croquis de la rade d'Alger ou un dessin du fort de l'Empereur.

Maintenant que nous avons examiné les uns après les autres ces trophées dont chacun représente un monde, jetez les yeux sur ces tables, où sont épars pêle-mêle mille objets différens étonnés de se trouver réunis : voici des porcelaines du Japon, des figurines égyptiennes, des couteaux espagnols, des poignards turcs, des stylets italiens, des pantoufles algériennes, des calottes de Circassie, des idoles du Gange, des cristaux des Alpes ; regardez, il y en a pour un jour.

Sous vos pieds ce sont des peaux de tigre, de lion, de léopard, enlevées à l'Asie et à l'Afrique ; sur vos têtes, les ailes étendues, et comme doués de la vie, voilà le goéland qui, au moment où la vague se courbe pour retomber, passe sous sa voûte comme sous une arche ; le margat,

qui, lorsqu'il voit apparaître un poisson à la surface de l'eau, plie ses ailes et se laisse tomber sur lui comme une pierre ; le guillemot, qui au moment où le fusil du chasseur se dirige contre lui, plonge, pour ne reparaitre qu'à une distance qui le met hors de sa portée ; enfin le martin-pêcheur, cet alcyon des anciens, sur le plumage duquel étincellent les couleurs les plus vives de l'aigue-marine et du lapis lazuli.

Mais ce qui un soir de réception chez un peintre est surtout digne de fixer l'attention d'un amateur, c'est la collection hétérogène de pipes toutes bourrées, qui attendent, comme l'homme de Prométhée, qu'on dérobe pour elles le feu du ciel. Car, afin que vous le sachiez, rien n'est plus fantasque et plus capricieux que l'esprit des fumeurs. L'un préfère la simple pipe de terre, à laquelle nos vieux grognards ont donné le nom expressif de brûle-gueule ; celle-là se charge tout simplement avec le tabac de la Régie, dit tabac de Caporal ; l'autre ne peut approcher de ses lèvres délicates que le bout ambré de la chébouque arabe, et celle-là se bourre avec le tabac noir d'Alger ou le tabac vert de Tunis. Celui-ci, grave comme un chef de Cooper, tire méthodiquement du calumet pacifique des bouffées de maryland ; celui-là, sensuel comme un Nabad tourne comme un serpent autour de son bras le tuyau flexible de son hucca indien, qui ne laisse arriver à sa bouche la vapeur du latakî, que refroidie et parfumée de rose ou de benjoin. Il y en a qui, dans leurs habitudes, préfèrent la pipe d'écume de l'étudiant allemand, et le vigoureux cigare belge haché menu, au narguile turc, chanté par Lamartine, et au tabac du Sināi, dont la réputation hausse et baisse selon qu'il a été recolté sur la montagne ou dans la plaine. D'autres sont enfin, qui par originalité ou par caprice, se disloquent le cou pour maintenir dans une position perpendiculaire, le gourgouri des nègres, tandis qu'un complaisant ami, monté sur une chaise, essaie à grand renfort de braise et de souffle pulmonique de sécher d'abord et d'allumer ensuite l'herbe glaiseuse de Madagascar.

Lorsque j'entrai chez l'Amphitryon, tous les choix étaient faits et toutes les places étaient prises ; mais chacun se serra à ma vue ; et, par un mouvement qui aurait fait honneur par sa précision à une compagnie de la garde nationale, tous les tuyaux, qu'ils fussent de bois ou de terre, de corne ou d'ivoire, de jasmin ou d'ambre, se détachèrent des lèvres amoureuses qui les pressaient, et s'étendirent vers moi. Je fis de la main un

signe de remerciement, tirai de ma poche du papier réglisse, et me mis à rouler entre mes doigts le cigaritos andalous avec toute la patience et l'habileté d'un vieil Espagnol.

Cinq minutes après nous nagions dans une vapeur à faire marcher un bateau de la force de vingt chevaux.

Autant que cette fumée pouvait le permettre, on distinguait, outre les invités, les commensaux ordinaires de la maison avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance; c'était Gazelle, qui, à dater de ce soir-là, avait été prise d'une préoccupation singulière, c'était celle de monter le long de la cheminée de marbre, afin d'aller se chauffer à la lampe, et qui se livrait avec acharnement à cet incroyable exercice: c'était Tom, dont Alexandre Decamps s'était fait appui à peu près comme on fait d'un coussin de divan, et qui de temps en temps dressait tristement sa bonne tête sous le bras de son maître, soufflait bruyamment pour repousser la fumée qui lui entraît dans les narines, puis se recouchait avec un gros soupir. C'était Jacques I^{er}, assis sur un tabouret à côté de son ami Fau qui, à grands coups de cravache, avait mené son éducation au point de perfection où elle était parvenue, et pour lequel il avait la reconnaissance la plus grande et surtout l'obéissance la plus passive; enfin c'était au milieu du cercle et dans son bocal mademoiselle Camargo, dont les exercices gymnastiques et gastronomiques devaient plus particulièrement faire les délices de la soirée.

Il est important, arrivés au point où nous en sommes, de jeter un coup d'œil en arrière, et d'apprendre à nos lecteurs par quel concours inouï de circonstances mademoiselle Camargo, qui était née dans la plaine St.-Denis, se trouvait réunie à Tom, qui était originaire du Canada, à Jacques, qui avait vu le jour sur les côtes d'Angola, et à Gazelle qui avait été pêchée dans les marais de la Hollande.

On sait quelle agitation se manifeste à Paris, dans les quartiers St.-Martin et St.-Denis, lorsque le mois de septembre ramène le retour de la chasse; on ne rencontre alors que bourgeois revenant du canal où ils ont été *se faire la main* en tirant des hirondelles, traînant chiens en laisse, portant fusil sur l'épaule, se promettant d'être cette année moins *mazettes* que la dernière, et arrêtant toutes leurs connaissances pour leur dire: Aimez-vous les cailles et les perdrix? — Oui. — Bon, je vous en enverrai le 2 ou le 5 du mois prochain. — Merci. — A propos, j'ai tué cinq hirondelles sur huit

coups. — Très-bien. — C'est pas mal tiré, n'est-ce pas? — Parfaitement. — Adieu. — Bonsoir.

Or, vers la fin du mois d'août 1829, un de ces chasseurs entra sous la grande porte de la maison du faubourg St-Denis, N° 109, demanda au concierge si Decamps était chez lui, et, sur sa réponse affirmative monta, tirant son chien, marche par marche, et cognant le canon de son fusil à tous les angles du mur, les cinq étages qui conduisent à l'atelier de notre célèbre peintre.

Il n'y trouva que son frère Alexandre(1).

Alexandre est un de ces hommes spirituels et originaux, qu'on reconnaît pour artistes, rien qu'en les regardant passer, qui seraient bons à tout s'ils n'étaient trop profondément paresseux pour jamais s'occuper sérieusement d'une chose: ayant en tout l'instinct du beau et du vrai, le reconnaissant partout où ils le rencontrent, sans s'inquiéter si l'œuvre qui cause leur enthousiasme est avouée d'une coterie ou signée d'un nom. Du reste, bon garçon dans toute l'acception du mot, toujours prêt à retourner ses poches pour ses amis, et, comme tous les gens préoccupés d'une idée qui en vaut la peine, facile à entraîner non par faiblesse de caractère, mais par ennui de la discussion et par crainte de la fatigue.

Avec cette disposition d'esprit Alexandre se laissa facilement persuader par le nouvel arrivant, qu'il trouverait grand plaisir à ouvrir la chasse avec lui dans la plaine St.-Denis, où il y avait, disait-on cette année, des cailles par bandes, des perdrix par volées et des lièvres par troupeaux.

En conséquence de cette conversation Alexandre commanda une veste de chasse à Chevreuil, un fusil à Lepage, et des guêtres à Boivin: le tout lui coûta 660 francs, sans compter le port d'armes qui lui fut délivré à la préfecture de police, sur la présentation du certificat de bonne vie et mœurs que lui octroya sans contester le commissaire de son quartier.

Le 51 août, Alexandre s'aperçut qu'il ne lui manquait qu'une chose pour être chasseur achevé, c'était un chien: il courut aussitôt chez l'homme, qui pour le tableau des chiens savans, avait posé avec sa meute devant son frère, et lui demanda s'il n'aurait pas ce qu'il lui fallait.

L'homme lui répondit qu'il avait sous

(1) Le même qui a publié cette année, à propos de l'exposition de peinture, un volume intitulé *le Musée*, si remarquable par la justesse et l'urbanité de la critique, ainsi que par l'impartialité des jugemens portés sur les peintres les plus remarquables des deux écoles.

ce rapport des bêtes d'un instinct merveilleux, et passant de sa chambre dans le chenil avec lequel elle communiquait de plain-pied; il ôta en un tour de main le chapeau à trois cornes et l'habit qui décoraient une espèce de briquet noir et blanc (1), rentra immédiatement avec lui et le présenta à Alexandre comme un chien de pure race: celui-ci lui fit observer que le chien de pure race avait les oreilles droites et pointues, ce qui était contraire à toutes les habitudes reçues; mais à ceci l'homme répondit que *Love* était anglais, et qu'il était du suprême bon ton chez les chiens anglais de porter les oreilles ainsi. Comme à tout prendre la chose pourrait être vraie, Alexandre se contenta de l'explication, et ramena *Love* chez lui.

Le lendemain, à cinq heures du matin, notre chasseur vient réveiller Alexandre, qui dormait comme un bienheureux, le tança violemment de ce qu'il ne le trouvait pas prêt, lui reprochant un retard, grâce auquel il trouverait en arrivant toute la plaine brûlée.

En effet, au fur et à mesure que l'on approchait de la barrière, les détonnations devenaient plus vives et plus bruyantes: nos chasseurs doublèrent le pas, dépassèrent la douane, enfilèrent la première ruelle qui conduisait à la plaine, se jetèrent dans un carré de choux, et tombèrent au milieu d'une véritable affaire d'avant-garde.

Il faut avoir vu la plaine St.-Denis un jour d'ouverture, pour se faire une idée du spectacle insensé qu'elle présente. Pas une alouette, pas une hirondelle, pas un moineau franc ne passe qu'il ne soit salué par un millier de coups de fusil. S'il tombe, trente carnassières s'ouvrent, trente chasseurs se disputent, trente chiens se mordent. S'il continue son chemin, tous les yeux sont fixés sur lui; s'il se pose, tout le monde court, s'il se relève tout le monde tire. Il y a bien par-ci par-là quelques grains de plomb adressés aux bêtes qui arrivent aux gens; mais il n'y faut pas regarder; d'ailleurs il y a un vieux proverbe à l'usage des chasseurs parisiens, qui dit que le *plomb est l'ami de l'homme*. A ce titre, j'ai pour mon compte trois amis qu'un quatrième m'a logés dans ma cuisse.

L'odeur de la poudre et le bruit des coups de fusil produisit son effet habituel: à peine notre chasseur eut-il flairé l'une et entendu l'autre, qu'il se précipita dans la mêlée et commença immédiatement à faire sa partie dans le sabbat infernal qui venait de

l'envelopper dans son cercle d'attraction.

Alexandre, moins impressionnable que lui, s'avança d'un pas plus modéré, religieusement suivi par *Love*, dont le nez ne quittait pas les talons de son maître. Or, chacun sait que le métier d'un chien de chasse est de battre la plaine, et non de regarder s'il manque des clous à nos bottes. C'est la réflexion qui vient tout naturellement à Alexandre au bout d'une demi-heure, en conséquence, il fit un signe de la main à *Love*, et lui dit: *Cherche*.

Love se leva aussitôt sur ses pattes de derrière, et se mit à danser.

— Tiens, dit Alexandre, et posant la crosse de son fusil à terre et en regardant son chien, il paraît que *Love*, outre son éducation universitaire, possède aussi des talens d'agrémens. Je crois que j'ai fait là une excellente acquisition.

Cependant comme il avait acheté *Love* pour chasser et non pour danser, il profita du moment où il venait de retomber sur ses quatre pattes pour lui faire un second signe plus expressif, et lui dire d'une voix plus forte: *Cherche*.

Love se coucha de tout son long, ferma les yeux et fit le mort.

Alexandre prit son lorgnon, regarda *Love*. L'intelligent animal était d'une immobilité parfaite, pas un poil de son corps ne bougeait; on l'eût cru trépassé depuis vingt-quatre heures.

— Ceci est très-joli, reprit Alexandre, mais, mon cher ami, ce n'est point ici le moment de nous livrer à ces sortes de plaisanteries; nous sommes venus pour chasser, chassons. Allons, la bête, allons.

— *Love* ne bougeait pas.

Attends, attends, dit Alexandre, tirant de terre un échalas qui avait servi à ramer des pois, et s'avançant vers *Love* avec l'intention de lui en caresser les épaules; attends.

A peine *Love* avait-il vu le bâton dans les mains de son maître qu'il s'était remis sur ses pattes, et avait suivi tous ses mouvemens avec une expression d'intelligence remarquable. Alexandre, qui s'en était aperçu, différa donc la correction, et pensant que cette fois il allait enfin lui obéir, il étendit l'échalas devant *Love*, et lui dit pour la troisième fois: *Cherche*.

Love prit son élan et sauta par-dessus l'échalas.

Love savait admirablement trois choses: danser sur les pattes de derrière, faire le mort, et sauter pour Charles X.

Alexandre, qui pour le moment n'appréciait pas plus ce dernier talent que les deux autres, cassa l'échalas sur le dos de *Love*, qui se sauva en hurlant du côté de notre chasseur.

(1) Chien croisé.

Or, comme *Love* arrivait, notre chasseur tirait, et, par le plus grand hasard, une malheureuse alouette, qui s'était trouvée dans le coup, tombait dans la gueule de *Love*. *Love* remercia la Providence qui lui envoyait une pareille bénédiction, et, sans s'inquiéter si elle était rôtie ou non, il n'en fit qu'une bouchée.

Notre chasseur se précipita sur le malheureux chien avec les imprécations les plus terribles, le saisit à la gorge et la lui serra avec tant de force, qu'il le força d'ouvrir sa gueule, quelque envie qu'il eût de n'en rien faire; le chasseur y plongea frénétiquement la main jusqu'au gosier, et en tira trois plumes de la queue de l'alouette; quant au corps, il n'y fallait plus penser.

Le propriétaire de l'alouette chercha dans sa poche un couteau pour éventrer *Love*, et rentrer par ce moyen en possession de son gibier; mais malheureusement pour lui et heureusement pour *Love*, il avait prêté le sien la veille au soir à sa femme pour tailler d'avance les brochettes qui devaient enfilet ses perdrix, et sa femme avait oublié de le lui rendre. Forcé en conséquence de recourir à des moyens de punition moins violens, il donna à *Love* un coup de pied à enfoncer une porte cochère, mit soigneusement les trois plumes qu'il avait sauvées dans sa carnassière, et cria de toutes ses forces à Alexandre : vous pouvez être tranquille, cher ami, jamais à l'avenir je ne chasserai avec vous, votre gredin de *Love* vient de me dévorer une caille superbe ! Ah ! reviens-y drôle !...

Love n'avait garde d'y revenir. Il se sauvait au contraire tant qu'il avait de jambes du côté de son maître, ce qui prouvait qu'à tout prendre il aimait encore mieux les coups d'échallas que les coups de pieds.

Cependant l'alouette avait mis *Love* en appétit, et comme il voyait de temps en temps se lever devant lui des individus qui paraissaient appartenir à la même espèce, il se prit à courir en tout sens dans l'espoir sans doute qu'il finirait par rencontrer une seconde aubaine pareille à la première.

Alexandre le suivait à grand peine, et se damnait en le suivant, c'est que *Love* quêtait d'une manière toute contraire à celle adoptée par les autres chiens, c'est-à-dire le nez en l'air et la queue en bas. Cela dénotait qu'il avait la vue meilleure que l'odorat; mais ce déplacement de facultés physiques était intolérable pour son maître, à cent pas

duquel il courait toujours, faisant lever le gibier à deux portées de fusils de distance, et le chassant à voix jusqu'à la remise.

Ce manège dura toute la journée.

Vers les cinq heures du soir, Alexandre avait fait à peu près quinze lieues et *Love* cinquante. L'un était exténué de crier et l'autre d'aboyer; quant au chasseur, il avait accompli sa mission, et s'était séparé de tous deux pour aller tirer des bécassines dans les marais de Pantin.

Tout à coup *Love* tomba en arrêt.

Mais un arrêt si ferme, si dur, qu'on aurait dit que, comme le chien de Céphale, il était changé en pierre : à cette vue si nouvelle pour lui, Alexandre oublia sa fatigue, courut comme un dératé, tremblant toujours que *Love* ne forçât son arrêt avant qu'il ne fût arrivé à portée; mais il n'y avait pas de danger, *Love* avait ses quatre pattes fixées en terre.

Alexandre le rejoignit, examina la direction de ses yeux, vit qu'ils étaient fixés sur une touffe d'herbe, et sous cette touffe d'herbe aperçut quelque chose de grisâtre. Il crut que c'était un jeune perdreau séparé de sa compagnie, et se fiant plus à sa casquette qu'à son fusil, il posa son fusil par terre, prit sa casquette à sa main, et s'approchant à pas de loup comme un enfant qui veut attraper un papillon, il abattit la susdite sur l'objet inconnu, fourra vivement sa main dessous, et retira un grenouille.

Un autre aurait jeté la grenouille à trente pas : Alexandre au contraire pensa que puisque la Providence lui envoyait cette intéressante bête d'une manière si miraculeuse, c'est qu'elle avait sur elle des vues cachées, et qu'elle la réservait à de grandes choses.

En conséquence, il la mit soigneusement dans son carnier, la rapporta religieusement chez lui la transvasa aussitôt rentré dans un bocal dont nous avons mangé la veille les dernières cerises, et lui versa sur la tête tout ce qui restait d'eau dans la carafe.

Ces soins la pour une grenouille auraient pu paraître extraordinaires de la part d'un homme qui se la serait procurée d'une manière moins compliquée que ne l'avait fait Alexandre; mais Alexandre savait ce que cette grenouille lui coûtait, et il la traitait en conséquence.

Elle lui coûtait six cent soixante francs, ans compter le port d'armes.

Alex. DUMAS.

Journal
Des
Enfants

3